

Thérèse d'Avila au service du renouveau de l'Église catholique, puis du nationalisme espagnol (1882-1962)

NICOLAS MOLLARD

Thérèse d'Avila en France, ou simplement T(h)érèse, avec ou sans « h », avant que ne se développe le culte de Thérèse de Lisieux, était et reste Teresa de Jesús en Espagne. Teresa, la de Jesús, comme le titrent aussi certaines biographies, insistant ainsi sur le lien entre la sainte et son modèle. Née le 28 mars 1515 à Gotarrendura, petit village de la province d'Avila en Castille-et-León, sa famille appartenait à la petite noblesse, judéo-converse côté paternel. Entrée à vingt ans au couvent des carmélites où elle mènera une vie confortable et mondaine pendant vingt autres années, elle se convertit en 1555 à une vie de perfection et entreprend de réformer son ordre pour revenir à la Règle primitive, plus stricte, plus austère. Mais c'est une femme qui connaît, de surcroît, une vie spirituelle intense, et donc suspecte. Ainsi devra-t-elle se soumettre doublement à l'autorité religieuse : pour entreprendre la réforme de l'ordre et fonder les dix-huit couvents réformés, entreprise qui l'occupera pendant les vingt dernières années de sa vie, mais aussi pour encadrer son expérience mystique. Elle meurt à Alba de Tormes le 4 octobre 1582 en odeur de sainteté. C'est la date du 15 octobre que retiendra cependant le calendrier liturgique, après que le Pape Grégoire XIII aura institué le 24 février 1582, par la bulle *Inter Gravissimas*, que le calendrier grégorien succéderait au calendrier julien, et que le jeudi 4 octobre serait suivi du vendredi 15 octobre.

En rendant son dernier souffle, Thérèse d'Avila ne sait pas alors qu'elle entre aussi dans l'éternité du culte chrétien. Elle a écrit des centaines de pages sur sa vie, sur son expérience mystique, des lettres, des conseils à ses sœurs carmélites (on la reconnaît dans l'iconographie à la plume qu'elle tient dans la main). Le processus de béatification commence presque aussitôt. Elle est proclamée bienheureuse en 1614 puis (le procès est instruit à la demande de Philippe II lui-même) canonisée en 1622, c'est-à-dire très rapidement si l'on considère les délais d'instruction des procès à l'époque. Entre-temps, elle a été élevée au rang de co-patronne de l'Espagne aux côtés de Jacques le Majeur en 1617, exactement un siècle après la publication des Thèses de Martin Luther. L'œuvre de Thérèse s'inscrit dans l'élan de la Contre-Réforme dont l'Espagne est le fer de lance (le concile de Trente a eu lieu entre 1545 et 1563).

En 1622, l'Espagne compte à elle seule quatre canonisations, dont celle de Thérèse et d'Ignace de Loyola, et de nombreuses béatifications. Les titres, dont sainte Thérèse est honorée, montrent l'intérêt que porte l'Église de Rome et d'Espagne pour cette figure de réformatrice qui offre un modèle idéal dans la défense du catholicisme. Le Ciel prévoit et pourvoit. Mais, dans le même temps qu'ils distinguent l'œuvre de la sainte, ces titres lui assignent de manière autoritaire et implicite de nouvelles missions pour les temps à venir. Aimé et invoqué, le personnage sera également récupéré, adapté, remodelé, sa vie écrite, reconstruite cent fois. Les profondes attaches qui lient la réformatrice du Carmel à l'histoire collective lui ont en effet imposé un rôle qui dépasse largement le champ de son existence et la portée de son message chrétien.

Après 1622, l'élan retombe pourtant : l'aura thérésienne perd de son intensité en même temps que celle de l'Espagne, on n'exalte plus les figures héroïques, comme s'il n'y avait plus rien à défendre. Entre 1622 et 1882 (soit deux cent soixante ans), aucune date importante ne semble avoir été célébrée officiellement (anniversaire de sa naissance, de sa mort, de la réforme, de sa béatification ou de sa canonisation). Les écrits sur sa personne sont rares, et majoritairement l'œuvre de Carmes déchaux dont la motivation est de conforter les assises d'un ordre encore fraîchement établi et non la promotion d'un modèle de sainteté. Puis vient 1882. À l'occasion du troisième centenaire de sa mort, le personnage fait une réapparition remarquable sur le devant de la scène religieuse, nationale et internationale, à l'instigation d'un

prêtre catalan amoureux de la sainte, Henri de Osso y Cervello¹. L'Église est en crise, elle a besoin de guides pour faire revenir les fidèles. Sainte Thérèse est littéralement réquisitionnée. Très vite pourtant certains vont rappeler qu'elle est aussi co-patronne de l'Espagne, et que le titre lui impose des devoirs patriotiques. À l'occasion de la célébration de nombreux anniversaires notamment, l'image de Thérèse d'Avila sera ainsi récupérée et promue par les idéologies nationalistes successives, jusqu'à l'avènement du franquisme, qui en fera particulièrement usage.

Mais revenons à 1882. L'Église catholique est dans une situation difficile. Malgré le concordat de 1851, par lequel la confessionnalité de l'État espagnol avait été renforcée et l'Église avait obtenu une reconnaissance exclusive, malgré l'interdiction des autres cultes ainsi que la maîtrise de l'enseignement à tous les niveaux, malgré encore la réaffirmation de son pouvoir temporel par Pie IX dans la Bulle *Syllabus* en 1864, l'Église catholique est exclue chaque fois davantage de la scène politique par la pensée libérale, à majorité anticléricale. Elle est ainsi renvoyée au seul domaine du spirituel, où elle doit affronter l'influence croissante de la pensée matérialiste. Elle souffre également de la désaffection du peuple sur lequel elle avait jusqu'alors une forte influence ; celui-ci délaisse les églises et s'adonne, tout du moins ceux qui savent lire, à la lecture de livres qualifiés d'« immoraux » publiés en masse et dont beaucoup sont traduits du français. Ainsi l'Église se bat-elle dans la presse, dans les associations, dans l'organisation de manifestations. On s'adresse aux femmes en priorité, car, selon l'adage, éduquer un enfant c'est seulement éduquer un homme, mais éduquer une femme, c'est éduquer toute une famille. On diffuse des livres de religion en grande quantité et à bas prix. La *Librería Popular*, par exemple, maison d'édition fondée en 1870, affiche le slogan suivant : « On a popularisé le mal et le mensonge ! Alors rendons populaires le bien et la vérité !² ». Au sein de cette vaste entreprise de reconquête, où tous les moyens sont mobilisés, le jeune prêtre catalan Henri de Osso va promouvoir la figure de sainte Thérèse. Celle-ci fait alors ce

1. Le prêtre sera canonisé en 1993.

2. « ¡Se han popularizado el mal y la mentira! ¡Popularicemos, pues, el bien y la verdad! ». Cité in Ramón Menéndez Pidal, *Historia de España*, éd. de José María Jover Zamora, t. 35, *La época del romanticismo (1808-1874)*, Madrid, Espasa Calpe, 1989, p. 310. C'est nous qui traduisons.

que le biographe du prêtre (qu'il appelle « chevalier errant de la sainte ») nommera « sa deuxième sortie / ou apparition », « su segunda salida » en espagnol. Le père Henri de Osso crée la Revue thérésienne en 1872. À cette occasion il écrit à son évêque :

Que dirait Thérèse de Jésus, que ferait-elle si elle vivait parmi nous aujourd'hui, en voyant le jardin de ses désirs dévasté, les temples détruits, les monastères et les maisons de prière transformés en écuries ou pire encore... L'Espagne sans unité de foi, les prêtres et les évêques pleurant la corruption des mœurs et le Vicaire de Jésus-Christ emprisonné ? [...] Que ressentirait-elle aujourd'hui en voyant comment, dans son Espagne, la jeunesse boit l'iniquité comme de l'eau dans les livres et les écoles athées, les jeunes filles perdent leur pudeur et leur retenue, et la famille sa sainteté et son éducation chrétienne ? Espagne de Thérèse de Jésus et Espagne du XIX^e siècle, comme vous êtes différentes !³

En octobre 1873, il consacre à la sainte une neuvaine, qui remporte un franc succès et crée à cette occasion l'Archiconfrérie thérésienne. Le 15 octobre 1876, 8 000 Espagnols font un pèlerinage à Rome et écoutent Pie IX leur parler de la sainte avec enthousiasme, ce qui fait écrire au même biographe d'Henri de Osso : « Et dire que quelques années plus tôt, la dévotion à sainte Thérèse était morte !⁴ ». La même année, et alors que l'enseignement dispensé par des religieux est à nouveau autorisé, le prêtre catalan fonde la Compagnie de sainte Thérèse, qui permettra cinq ans plus tard à plus de soixante-dix religieuses réparties dans neuf établissements de recevoir plus de mille jeunes filles. En octobre 1880, en vue de la préparation du troisième centenaire de la mort de sainte Thérèse, il propose un pèlerinage na-

3. « ¿Qué diría, qué haría Teresa de Jesús si viviese hoy entre nosotros al ver devastado el jardín de sus desvelos destruidos los templos, los monasterios, y las casas de oración convertidos en establos o cosas peores... España sin unidad de fe, llorando los sacerdotes y obispos la corrupción de costumbres y preso el Vicario de Jesucristo? [...] ¿Qué sintiera hoy al ver cómo en su España la juventud bebe la iniquidad como el agua en libros y escuelas ateas, y las doncellas van perdiendo el pudor y recato, y la familia la santidad y cristiana educación? España de Teresa de Jesús y España del siglo XIX, ¡cuánto os desemejáis! ». *Enrique de Ossó, « Carta a D. Benito Vilamitjana, obispo de Tortosa », cité in Marcelo González Martín, Santa Teresa de Jesús, madre y maestra en la Iglesia de hoy, Barcelona, 1970, p. 82-83.*

4. « ¡Y pensar que unos años antes la devoción a Santa Teresa estaba muerta! ». *Ibid.*, p. 122.

tional à Avila et Alba de Tormes et organise un concours littéraire en son honneur. Le concours comporte vingt-huit thèmes et autant de récompenses. Les travaux pourront être écrits en espagnol, latin, français, italien, allemand et anglais. Les organisateurs recevront ainsi cent soixante-deux travaux, dont plusieurs hagiographies dites « à l'usage du peuple ».

Ignoré presque totalement jusqu'en 1870, le culte de sainte Thérèse a donc repris en 1880 une dimension nationale, voire internationale. Le Pape Léon XIII voit en elle une figure opportune et, en Espagne, les milieux conservateurs (depuis le parti le plus conservateur jusqu'au parti dit « libéral⁵ ») s'approprient également cette image. On qualifie alors rapidement la « très sainte » de « très espagnole ». Práxedes Mateo Sagasta, Président du Gouvernement et franc-maçon, est invité par l'Église à présider le « Comité National » pour l'organisation du centenaire, ce dont s'insurge Henri de Osso. Le politique envahit le champ de la religion, parce que l'Église est attachée à son rôle politique. Pour témoigner de l'intérêt que portaient les autorités ecclésiastiques et politiques pour l'image de sainte Thérèse et les disputes qui naquirent alors, il n'est qu'à voir comment eurent finalement lieu les festivités du 15 octobre 1882. Elles se déroulèrent en ordre très dispersé : tandis que les représentants de l'Église sont à Madrid avec Sagasta, Ramón Nocedal, homme politique ultra-conservateur, célèbre l'événement en parallèle dans une autre église madrilène, et Henri de Osso est avec 4 000 fidèles sur les hauteurs de Monserrat en Catalogne. Progressivement, donc, et selon un processus étroitement lié aux événements historiques, la figure thérésienne va glisser depuis la représentation ou l'incarnation d'un modèle chrétien vers celle des valeurs nationales (dans une association étroite entre l'un et les autres), à l'image d'une biographie-fleuve (2 383 pages), très romancée, publiée en 1887 par Antonio Bravo y Tudela, intitulée *Thérèse de Jésus, Légende Religieuse, Historico-Nationale*⁶, qui semble annoncer dans son titre le récit d'un mythe fondateur dans lequel les Espagnols peuvent et doivent aller chercher leur identité.

5. De Ramón Nocedal, fondateur du Parti catholique national, opposé au libéralisme, défenseur des positions catholiques les plus intransigeantes, à Práxedes Mateo Sagasta, fondateur du Parti libéral.

6. Antonio Bravo y Tudela, *Teresa de Jesús. Leyenda religiosa, histórico-nacional*, Madrid, Juan Muñoz Sánchez, 1887, 2 vol.

Raza et Hispanidad / Race et Hispanité

Nous parvenons à la fin du XIX^e siècle. L'Église traditionaliste se referme sur elle-même et attaque tout ce qui s'écarte de l'orthodoxie. De nombreux écrits vilipendent ce qui vient d'outre-Pyrénées. On dénonce pêle-mêle protestantisme, judaïsme, rationalisme, matérialisme, laïcité. Dans ce contexte, les biographies thérésiennes sont une tribune idéale. José Fernández Montaña écrit :

Très bénie et heureuse est notre Espagne, vraiment catholique, à qui le Ciel a accordé, en récompense de cela, d'être la mère et le berceau de Saint Ignace de Loyola et de Thérèse de Jésus, qui, avec leurs compagnies respectives, active et contemplative, ont été et continuent d'être le rempart aux erreurs protestantes rationalistes, pour la défense de la moralité des peuples⁷.

Persuadée de détenir la vérité, cette Espagne rejette tout ce qui menace son intégrité, se barricade derrière les remparts du dogme, et s'isole du reste de l'Europe. Elle est isolée mais non seule. Jusqu'en 1898, les dernières colonies font encore croire aux grandeurs de l'Empire et rappellent la mission évangélique reçue de Dieu. Thérèse, en Espagne, en est l'un des piliers. Mais au moment de la perte de Cuba, de Porto Rico et des Philippines, les Espagnols s'interrogent sur leur identité. C'est dans et de cette crise que naît le concept d'hispanité. La culture, dont le catholicisme est ici une composante, supplée la politique. Le concept d'hispanidad, selon Marie-Aline Barrachina, « a pour fonction, en proposant une réinterprétation de l'histoire, d'apaiser la conscience de l'échec [la fin de l'empire colonial] en déplaçant, du pouvoir matériel vers la puissance spirituelle, le lien de l'Espagne avec ses anciennes colonies⁸ ». Cependant, avec ce concept en vient un autre, intimement lié au premier, mais dont l'ambiguïté du terme lui vaudra d'être peu à peu entendu et utilisé de

7. « Dichosa y felicísima nuestra España, católica de verdad, a quien en premio de ello concedió el Cielo ser madre y cuna de S. Ignacio de Loyola y Teresa de Jesús, que con sus respectivas compañías, activa y contemplativa, fueron y siguen siendo antemural de errores protestantes racionalistas, defensa de la moralidad de los pueblos ». José Fernández Montaña, in Isabel Cheix y Martínez, *La Reformadora del Carmelo. Historia de Santa Teresa de Jesús*, Madrid, Sociedad de San Francisco de Sales, 1893, p. x.

8. Marie-Aline Barrachina, *Propagande et culture dans l'Espagne franquiste 1936-1945*, Grenoble, ELLUG, 1998, p. 169.

façon fort différente, celui de « race ». Si à l'origine les deux concepts peuvent être plus ou moins confondus, désignant tous deux, en principe, l'ensemble des pays de langue espagnole réunis en une même communauté culturelle d'origine également hispanique, l'on entendra bien vite par le terme *raza*, utilisé cette fois-ci dans un but politique et non plus culturel, l'ensemble des qualités physiques et morales des membres de la nation « mère », l'Espagne. Thérèse, en qui certains verront la somme de ces qualités, sera à ce titre proclamée Santa de la Raza, comme l'exemple achevé d'une race espagnole. On est donc bien loin, au début du XX^e siècle, du personnage de Thérèse d'Avila qu'Henri de Osso est allé chercher dans les années 1870. En quelques décennies, la sainte devient, de modèle de perfection évangélique et somme de vertus chrétiennes, la représentante de l'essence espagnole.

En 1914, on célèbre le troisième centenaire de sa béatification, puis, un an plus tard, le quatrième centenaire de sa naissance. Ces deux anniversaires inspirent à nouveau les écrivains. Dans une conférence donnée le 23 avril 1914 à l'Escorial, Guillermo Antolín, moine augustin, parle du XVI^e siècle et de sainte Thérèse à l'aide de superlatifs et exprime sa nostalgie : « au XVI^e siècle, siècle de foi et de patriotisme, nous étions grands en tout⁹ ». Quant à Thérèse, à l'exception de la Vierge, « dans toute l'histoire des femmes, il n'y a pas d'autre femme plus grande¹⁰ ». Associant foi et patriotisme, il évoque les liens du catholicisme avec la nation espagnole. Thérèse en est le meilleur symbole. Il écrit :

À la grande femme, à la femme triomphante, à l'honneur de notre race, de notre peuple espagnol et de toute l'Humanité¹¹.

Et la même année, un autre religieux écrit :

Car, en plus d'être un hommage d'admiration et d'amour à la Sainte de Castille, je pensais faire à travers ce livre une œuvre intensément patriotique¹² !

9. « en el siglo XVI, siglo de fe y de patriotismo, en todo éramos grandes ». Guillermo Antolín, « Santa Teresa de Jesús », conférence donnée à l'Escorial le 23 avril 1914, Madrid, Imp. Helénica, 1914, p. 8.

10. « a la mujer grande, a la mujer triunfadora, a la honra de nuestra raza y de nuestro pueblo español y de toda la Humanidad », *Ibid.*, p. 9.

11. « ¡Porque sobre ser homenaje de admiración y de amor a la Santa de Castilla este libro, creía yo hacer, por medio de él, labor intensamente patriótica ! », *Ibid.*, p. 10.

Le *Romancero de Santa Teresa de Jesús* de Francisco Jiménez Campana, publié une première fois en 1898, puis réédité en 1915, évoque la même image de la sainte. Dans son prologue à l'édition de 1915, le Père Tomás, évêque de Salamanque, s'écrie : « Vive la religion et la Patrie !¹³ ». Thérèse est ainsi récupérée par l'élite espagnole. De nombreux intellectuels participent en 1914 à un hommage littéraire en son honneur¹⁴. Le texte de Blanca de los Ríos révèle une réalité importante : elle y parle des « Espagnols des deux Espagnes¹⁵ ». Le pays est divisé et, même si l'écrivaine invite dans son article l'ensemble de ses compatriotes à venir visiter Avila, l'on comprend que Thérèse ne sera plus le symbole que d'une seule Espagne.

Ce n'est cependant qu'à l'occasion du troisième centenaire de sa canonisation qu'elle devient officiellement la Santa de la Raza. La formule est due, semble-t-il, à Silverio de Santa Teresa, dont le nom en religion le prédestinait à devenir le premier défenseur de son temps de la cause thérésienne. Son éloge s'inscrit dans un concours intitulé Jeux floraux en l'honneur de Sainte Thérèse de Jésus, organisé à Séville le 30 mai 1922. La teneur des différentes interventions fait d'ailleurs douter du véritable but du concours. S'agissait-il en effet de rendre gloire à la sainte ou bien, à travers elle, au pays qui l'a vue naître ? Le ton est en effet plus patriotique que jamais. Thérèse y est qualifiée de « personnification de l'âme de la race », d'« incarnation de la race et gloire de la Nation espagnole », de « synthèse des vertus de la race », « fleur de la race », ou encore de « plus haute incarnation du nationalisme espagnol ». Il ne restait plus à Silverio de Santa Teresa qu'à lui en donner le titre : « à la Sainte de Castille, écrit-il, à la sainte d'Espagne, à la Sainte de la Grande Ibérie, à la Sainte de la Race¹⁶ ». L'effet de gra-

12. José de Llamano y Beneite, *Santa Teresa de Jesús en Alba de Tormes*, Salamanque, Calatrava, 1914.

13. « ¡Viva la Religión y la Patria! ». Francisco Jiménez Campana, *Romancero de Santa Teresa de Jesús*, Madrid, Suc. de M. Minuesa de los Ríos, 1915, p. IX.

14. *Homenaje literario a la gloriosa doctora Santa Teresa de Jesús en el III Centenario de su beatificación*, Madrid, Imp. « Al rededor del Mundo », 1914.

15. Blanca de los Ríos de Lámperez, « Ávila », in *Homenaje literario...*, op. cit., p. 21.

16. « a la Santa de Castilla, a la Santa de España, a la Santa de la Grande Iberia, a la Santa de la Raza. ». Silverio de Santa Teresa, « Amor de Santa Teresa a Andalucía y a Sevilla », in *Juegos florales en honor de Santa Teresa de Jesús*, Sevilla, Tip. La Exposición, 1922, p. 69.

dation place le concept de race au-dessus de tout. Bernardino Melgar y Abreu, dans son Éloge à Sainte Thérèse de Jésus lu lors de l'assemblée publique de la Real Academia de la Historia à Avila le 15 octobre 1922, confirmera la nouvelle expression : « Thérèse de Jésus, que nous appelons désormais par antonomase Sainte de la Race¹⁷ ».

Les laïcs, plus que les religieux, seront ici les promoteurs de la cause thérésienne, pour la défense d'une autre cause, celle d'une Espagne catholique à la recherche d'une nouvelle identité pour s'affirmer, au politique comme au spirituel, aux yeux du monde, face à ses voisins européens, mais aussi et surtout, préfigurant ainsi les conflits futurs, face à l'autre Espagne. Après 1930, l'évolution de l'image de la sainte dans ses Vies semble particulièrement influencée par le contexte politique, au moment où l'Espagne s'enlise dans des conflits internes qui la conduiront à la guerre civile. Gabriel de Jesús est le dernier de ses biographes à invoquer le rôle identificateur de Thérèse au sein de l'hispanité. Dès 1930, ce dernier concept disparaît des récits pour ne laisser que celui de race, lequel n'évoquera plus que la seule Espagne, « une et catholique ». Thérèse ne sera plus le héraut universel d'une Église évangélisatrice. L'Église espagnole prend parti au sein d'une Espagne traditionnelle qui ne cherche plus à rechristianiser son autre moitié, mais au contraire à redéfinir ses particularités, donc ses différences.

En France, une autre Thérèse pour la patrie

Nous faisons un détour par la France avant d'aborder la période franquiste. À la même époque, en effet, naissait et grandissait le culte de Thérèse Martin, Thérèse de l'Enfant-Jésus en religion, carmélite morte en 1897 dans son couvent normand de Lisieux, et canonisée en 1925, autrement dit plus rapidement encore que Thérèse d'Avila. Un de ses biographes écrit :

Thérèse est une petite Française de l'une de nos plus vieilles provinces. Île-de-France, Normandie, Pays de Loire, quel berceau plus français pouvons-nous souhaiter à nos saints ? Si universelle que soit

17. « Teresa de Jesús, que por antonomasia llamamos ya la Santa de la Raza ». Bernardino de Melgar y Abreu, *Elogio de Santa Teresa de Jesús*, Avila, Senén Martín, 1922, p. 10.

la gloire de Thérèse, comment ne pas aimer qu'elle soit à ce point de notre sang¹⁸ ?

Et plus loin, à propos de sa ville natale :

Les vieilles cités comme Alençon font mieux que conserver notre histoire, elles abritent encore les familles les plus représentatives de notre race. Précieuse fonction dont on ne saurait trop exalter les bienfaits. L'essentiel de la nationalité se maintient là¹⁹.

Ce qui ne pouvait être qu'une spécificité espagnole est donc un point commun à d'autres discours nationalistes. Le biographe emploie exactement les mêmes mots, « race », « sang », les mêmes références au terroir national, la même valeur d'ancienneté comme garantie de « pureté », que dans les discours des biographes de Thérèse d'Avila. Si l'on ajoute à cela une xénophobie manifeste, derrière laquelle on décèle également l'antisémitisme de l'auteur (il pleure le sort des villes « livrées aux influences cosmopolites ou aux forces sans patrie de l'argent²⁰ », ou encore la perte des vertus nationales « cernées par les métèques²¹ »), le ton est identique à ceux des récits espagnols.

Les nationalismes trouvent ainsi dans les années 1920 de multiples expressions en Europe. Alors que naît en Italie, le Parti national fasciste de Mussolini et, en Allemagne, le Parti national-socialiste d'Hitler, l'Espagne et la France cultivent elles aussi, à leur façon, leurs particularités nationales. Dans ce climat, les saints de ces deux pays, devenus héros et patriotes, sont adaptés au moule, au point d'entrer dans le combat armé : de façon certes moins belliqueuse que l'aide apportée en Espagne par saint Jacques Matamores lors de la Reconquête sur les Maures, la « petite Thérèse » n'en prend pas moins une part active aux côtés des « poilus » de la Grande Guerre dans leur lutte contre « l'Allemand » :

Dès le lendemain de la déclaration de guerre, Thérèse de l'Enfant Jésus quitta son ciel tout de bon, et entra en campagne à côté des « poilus » de France. Dans la boue des tranchées, sur les champs de mort, près des lits d'agonie, elle devait leur rester fidèle jusqu'au bout.

18. Gaëtan Bernoville, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Paris, Grasset, 1926, p. 19.

19. *Ibid.*, p. 30.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

[...] Elle devint, avec saint Michel et sainte Jeanne d'Arc, un des capitaines invisibles des armées en campagne²².

Selon des récits, des médailles à son effigie et ses reliques arrêteront même les balles ennemies.

Il ne manquait donc plus à Thérèse d'Avila, en 1930, qu'à tenir ce même rôle : protéger les siens des agressions du camp adverse, être pour les uns et contre l'autre. Elle le tiendra aux côtés des soldats de Franco entre 1936 et 1939. Et tandis que l'aura patriotique de Thérèse Martin disparaîtra rapidement, celle de Thérèse d'Avila ne s'estompera qu'au crépuscule de l'ère franquiste.

Biographies thérésiennes et propagande franquiste

Au lendemain du conflit fratricide que fut la guerre civile espagnole, les autorités franquistes vont s'employer à fédérer le peuple exsangue dans un même élan unitaire, autour notamment des figures mythiques de l'histoire espagnole qui ont contribué à forger son identité, ces symboles de la Race : le Cid, Isabelle la Catholique ou encore Thérèse d'Avila.

Dès 1937, en pleine guerre civile, Franco donne à sa lutte armée une double mission nationale et religieuse. En quête de légitimité, il inscrit son « Mouvement » dans la continuité de la Reconquête et de l'action des Rois catholiques Ferdinand et Isabelle, pour l'unification de l'Espagne sous la bannière du catholicisme. Selon ses propres paroles, cette mission est d'inspiration divine. Dans un discours, en 1937, il dit :

Nous décidons, devant Dieu et devant la nation espagnole, de mener à bien notre œuvre unificatrice. Une œuvre que notre peuple exige de nous et que Dieu nous a confiée²³.

Dans l'idéologie du national-catholicisme, patrie espagnole et religion catholique sont intimement liées. Au cours de son histoire,

22. Auguste-Pierre Laveille, *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*, Lisieux, Office Central de sainte Thérèse, 1926, p. 418.

23. « decidimos, ante Dios y ante la nación española, dar cima a esta obra unificadora. Obra unificadora que nos exige nuestro pueblo y la misión por Dios a nosotros confiada ». Francisco Franco Bahamonde, « Discurso de unificación », Salamanque, 19 avril 1937, in *Palabras del Caudillo*, Madrid, Editora Nacional, 1943, p. 13.

l'Espagne n'est parvenue à l'unité politique que dans et par la religion chrétienne, ainsi l'être espagnol se définit-il d'abord et avant tout par sa condition de chrétien. L'État franquiste s'appuiera donc sur l'Église espagnole, et lui offrira, en échange de sa légitimité, une place de choix dans la construction de la nouvelle Espagne. En juin 1941, Église et État signent un accord qui donne à Franco la possibilité d'intervenir dans la nomination des évêques. En échange, l'Église obtient le monopole de l'enseignement primaire et secondaire. L'État franquiste cultive son caractère providentiel et la religion catholique devient religion d'État. L'Église espagnole est une Église politisée. Comme à la fin du XIX^e siècle, elle se lance à la reconquête des âmes, mais cette fois-ci avec le soutien total du gouvernement. Il s'agit de forger une identité espagnole dans le catholicisme. Les pèlerinages sur des lieux historiques à haute valeur nationale se multiplient : Covadonga, le Pilar de Saragosse, Saint Jacques de Compostelle. Plus que jamais les cultes religieux prennent une dimension patriotique. Celui de la Vierge du Pilar rappelle l'évangélisation d'Hispania, celui de saint Jacques la Reconquête, celui de sainte Thérèse la noble Castille Impériale.

Dans ce contexte, la Santa de la Raza apparaît comme une figure de proue idéale. La sainte avilaïse est très vite récupérée par le pouvoir franquiste, et par Franco lui-même. Mise en scène ? Découverte fortuite ? Un événement majeur va permettre d'associer l'aura de la carmélite au combat nationaliste en 1937²⁴. Le journal *ABC* de Séville publie en effet le 18 février de cette année la découverte de la main gauche de Thérèse conservée dans un reliquaire d'argent, trouvée par un soldat de l'armée nationaliste... dans la valise d'un colonel républicain. Le pouvoir protecteur de la relique passe ainsi symboliquement dans l'autre camp. C'est un signe : la sainte et, avec elle, Dieu lui-même sont du côté des insurgés. La version du journal *ABC* devient la version officielle, reprise par différents journaux et autres bulletins, lesquels attribuent à cette découverte un caractère miraculeux. Son destinataire en sera Franco lui-même, Thérèse devenant ainsi par la même occasion la protectrice « privée » du Généralissime, comme en témoigne José María Muñoz Sánchez dans sa biographie :

24. Cet événement est raconté en détail dans l'étude de Giuliana Di Febo, *La Santa de la Raza. Teresa de Ávila, un culto barroco en la España franquista (1937-1962)*, Barcelone, Icaria, 1988, p. 63-71.

Qu'il fait bien le chef de l'Espagne, le Généralissime Franco, d'avoir toujours auprès de lui la main de Thérèse ! Elle l'a guidé dans notre sanglante et très glorieuse Croisade de Libération [...] ! L'esprit de race et glorieux de notre Mère Thérèse de Jésus, inscrit dans l'âme de nos combattants triomphants, a vaincu tous les ennemis de Dieu et de sa Sainte Loi, qui étaient les ennemis de l'Espagne²⁵.

Une autre anecdote, qui tient cette fois-ci de la légende, raconte que Thérèse apparut à un général des troupes républicaines sous l'apparence d'une vieille femme pour le dissuader de s'emparer d'Avila²⁶.

Dans ce cadre, et comme au cours des premières années du xxe siècle, les biographies de Thérèse d'Avila vont à nouveau servir de tribune pour véhiculer, à travers la vie de la religieuse, les composantes d'une certaine idéologie, qui sera cette fois-ci celle du pouvoir en place. Tous les récits de cette période, sans exception, en portent la marque. Publiées de 1939 à 1965, les biographies « franquistes » de Thérèse d'Avila forment en effet un tout homogène. De 1939 à 1965, tandis que la tradition thérésienne s'effrite à l'annonce notamment de ses origines juives, les récits qui mettent en scène la vie de la sainte n'évoluent pas : à l'exception d'un seul récit en effet, qui se démarque des autres par son travail scientifique et une optique différente²⁷, toutes ces biographies ont servi de support volontaire à la propagande. Pendant la période allant de 1939 à 1965, trente-deux récits voient ainsi le jour (soit en moyenne plus d'une publication par an), auxquels il faut ajouter les multiples rééditions de certains de ces ouvrages, et

25. « ¡Bien hace el Caudillo de España, Generalísimo Franco, en tener junto a sí siempre la mano de Teresa! ¡Diole acierto en nuestra cruentísima y gloriosísima Cruzada de Liberación [...]! ... el espíritu racial y glorioso de nuestra Madre Teresa de Jesús, metido en el alma de nuestros invictos luchadores, venció a todos los enemigos de Dios y de su Santa Ley, que eran los enemigos de España », José María Muñoz Sánchez, *Santa Teresa de Jesús, síntesis de su vida, sus patronazgos*, Avila, [s. n.], 1961, p. 18.

26. Le récit apparaît le jour de Noël de 1936 sous la plume de Léo Gerville-Réache, envoyé spécial du journal *Le Matin* en Espagne : *Le Matin*, n° 19.272 25/12/1936. L'anecdote est reprise le 28 décembre de la même année dans *El Diario de Ávila*.

27. Efrén de la Madre de Dios, « Tiempo y vida de Santa Teresa », in Santa Teresa de Jesús, *Obras completas*, éd. de Efrén de la Madre de Dios, Otilio del Niño Jesús, Madrid, BAC, 1951, p. 131-585.

un premier film retraçant la vie de Thérèse²⁸. La fréquence importante des publications, tout à fait particulière à cette période, est d'autant plus intéressante qu'il n'y a, pendant ces vingt-six ans, qu'une seule date anniversaire concernant Thérèse d'Avila, 1962, quatrième centenaire de la réforme du Carmel, dont les biographies ne se firent d'ailleurs l'écho que de très loin. Ce n'est pas Thérèse que l'on célèbre alors dans ses biographies mais, à travers elle, l'avènement d'une nouvelle nation espagnole. Le personnage importe moins que ce que l'on veut qu'il représente. Concernant l'identité des écrivains et de leurs destinataires, douze des trente-deux biographes de cette période sont des femmes. À titre comparatif, elles ne sont que deux seulement à avoir vu leur récit publié entre 1590 et 1936. Des trente-deux écrits encore, dix-neuf sont destinés directement (et exclusivement) aux enfants, voire pour certains aux jeunes filles en particulier, tandis qu'entre 1590 et 1936, deux seulement visaient clairement le jeune public. De nouveaux écrivains apparaissent donc, avec un nouveau lectorat, les deux étant intimement liés : dix des douze récits écrits par des femmes sont destinés aux enfants. Aussi, parmi les trente-deux « historiens » de Thérèse, neuf seulement sont des religieux, alors qu'ils étaient très majoritaires jusque-là.

Avec Isabelle la Catholique, objet de quelque vingt biographies (maintes fois rééditées pour la plupart) entre 1936 et 1975, Thérèse d'Avila est, sous Franco, le modèle féminin le plus sollicité. Patronne de la Section féminine de la Phalange depuis 1937²⁹, elle est régulièrement citée en exemple dans les discours et les revues. Associée dans les premiers temps du « Mouvement » à la figure d'Isabelle la Catholique, la figure thérésienne évolue suivant le rôle que les autorités d'alors entendent faire tenir aux femmes dans la société. Afin de les mobiliser, Franco, relayé par les différentes représentantes nationales et provinciales des Sections féminines, les incite à s'identifier au début de la dictature à des modèles combattifs, comme celui de la reine de Castille. La figure de Thérèse est donc modelée dans ce sens et on lui attribue, sans craindre l'anachronisme, les qualités exigées à la phalangiste :

28. Juan de Orduña, *Teresa de Jesús*, Estela Films, 1962.

29. Les patronages de Thérèse d'Avila sont cités en détail dans l'étude-biographie de José María Muñoz Sánchez, *Santa Teresa...*, *op. cit.*

Sainte Thérèse est le type de la femme phalangiste courageuse, joyeuse et large d'esprit, inaccessible au découragement, révolutionnaire et réformatrice, vagabonde infatigable³⁰.

La récupération politique de Thérèse d'Avila nous renvoie automatiquement à une image de la sainte adulte, dans ses fonctions de fondatrice ou de vie monacale, héroïne nationale ou femme modèle. Mais, ainsi que nous l'avons écrit, Thérèse d'Avila a également joué un rôle dans l'éducation des enfants. Dans le catéchisme, la vie scolaire ou encore au sein du foyer, les autorités franquistes se sont très vite attachées à éveiller en eux l'amour de la Mère Patrie et de ses figures les plus représentatives. Les hauts faits de ces « personnages illustres de l'Espagne » doivent susciter la fierté des plus jeunes à l'égard de l'histoire de leur pays, pays héritier, avec celui qui le dirige, des gloires passées. Les manuels scolaires, par exemple, marqués par un fort caractère patriotique et religieux, s'attardent sur le XVI^e siècle, période phare où l'Empire espagnol jouit de son unité récemment trouvée dans le catholicisme. Dans ces ouvrages, le respect de l'histoire importe peu, seule compte l'orientation de l'enseignement dispensé. On peut lire :

L'enseignant doit procéder [...] par a priori, en sélectionnant les faits non seulement en fonction de leur valeur historique absolue, mais aussi en fonction de leur valeur pour la formation de ce sens patriotico-national que nous préconisons [...] ; il doit mettre en évidence de façon intéressée les faits qui montrent les valeurs de la race, de la religion et de la patrie, en taisant les autres qui soit ne l'ennoblissent pas, soit peuvent être interprétés de façon déformée [...]. Il s'agit – je le répète – de faire des Espagnols qui ressentent l'histoire et non pas de former des hommes qui connaissent parfaitement l'histoire³¹.

30. « Santa Teresa es el tipo de la mujer falangista recia de temple, alegre y amplia de espíritu, inasequible al desaliento, revolucionaria y reformadora, andariega incansable », *Consigna*, 45, octobre 1944, cité in Marie-Aline Barrachina, *op. cit.*, p. 185.

31. « El maestro ha de proceder [...] de un modo apriorístico, seleccionando hechos no sólo en función de su valor histórico absoluto, sino de su valor para la formación de este sentido patriótico-nacional que preconizamos [...], ha de hacer resaltar de un modo interesado los hechos que muestran los valores de la raza, de la religión y de la patria, silenciando otros que o no la ennoblecen o pueden ser interpretados torcidamente [...] Se trata – repito – de hacer españoles

La figure de Thérèse d'Avila est idéale, puisqu'elle fut par sa réforme, par les relations qu'elle entretenait avec les grands personnages de l'époque et par son œuvre littéraire, l'une des protagonistes de ce siècle glorieux. À la fois sainte et emblème de la Nation espagnole, sa vie est ainsi adaptée pour les plus petits, jusqu'à donner à certaines biographies l'apparence d'un manuel scolaire ou de catéchisme. Les instances à l'origine de cette explosion éditoriale sont facilement reconnaissables. Au moins quatorze des dix-neuf biographies sont l'œuvre d'écrivains laïques. Il faut voir ici une récupération du personnage de Thérèse par les autorités civiles. Les collections dans lesquelles sont publiés les ouvrages permettent de soutenir cette hypothèse : deux seulement sont exclusivement consacrées aux Vies de saints, tandis que les autres s'intéressent aux personnages illustres de l'Histoire, ou s'adressent de façon plus générale aux enfants. Le but ici est moins l'édification religieuse que l'enseignement d'une certaine culture historique. Néanmoins, la religion faisant partie intégrante de la vie civile, ces biographies ne sont pas dénuées de tout commentaire religieux, bien au contraire. Thérèse étant présentée comme modèle de conduite, les auteurs insistent sur l'intensité de sa foi et sur son grand respect pour les actions quotidiennes liées au culte catholique, tout en faisant, à travers ses parents, ses frères et sœurs et la vie du foyer, un véritable catalogue des vertus chrétiennes et des règles à suivre. Si tous les ouvrages adressés aux enfants (comme aux adultes en règle générale d'ailleurs) sont très uniformes dans leur mode d'exposition, plusieurs écrivains s'attardent cependant plus que d'autres sur des parties choisies de la vie de la sainte. Pour le genre de biographies qui nous intéresse ici, la période de l'enfance de Thérèse est, évidemment, celle qui occupe le plus de place. Josefina Carabias, par exemple, consacre soixante-deux pages sur cent vingt-huit aux vingt premières années³². L'exemple est porté sur Thérèse enfant, à laquelle ses jeunes lecteurs pourront s'identifier plus aisément. Cet intérêt est plus évident encore

que sientan la historia y no de formar hombres que conozcan plenamente la historia », Mercedes Ballesteros Gaibrois, « Historia de España y Doctrina del Movimiento », *Normas metodológicas generales*, Revista « Servicio », 1, février 1942, p. 14, citée in Gregorio Cámara Villar, *Nacional-Catolicismo y escuela. La socialización política del franquismo (1936-1951)*, Jaén, Hesperia, 1984, p. 293.

32. Josefina Carabias, *Teresa de Jesús. La más alegre y risueña de las santas* (1953), Barcelone, Juventud, 1961.

dans le récit de *Pripalm'ary* (peut-être le pseudonyme du carme Andrés Codesal Martín³³) qui, lui, limite son histoire aux vingt premières années.

D'un point de vue historique, la production biographique thérésienne s'élabore ainsi sous Franco en marge de la recherche scientifique, à laquelle elle reste hermétiquement close, les biographes adoptant même parfois à l'égard de cette dernière une attitude tout à fait hostile. L'historiographie thérésienne se développe en vase clos, la censure, dont chaque ouvrage porte le sceau, veille à ce que l'image proposée soit fidèle aux canons établis. L'image thérésienne est ainsi mise au service de la propagande de l'Église et de l'État à nouveau réunis dans la défense d'une cause commune, pour l'éducation des petits ou l'édification des masses. Tandis que ses reliques parcourant l'Espagne, notamment à l'occasion du quatrième centenaire de la réforme en 1962, rassemblent les fidèles et offrent ainsi une vitrine de choix aux autorités franquistes, l'écriture de sa vie rappelle le modèle sur papier, tout en évoquant le merveilleux destin de l'Espagne impériale. La propagande franquiste, très active au début de la dictature, perdra cependant progressivement de son intensité jusque dans les années 1960. Dans le même temps, le clergé espagnol, chose notable, va se désolidariser peu à peu du pouvoir. Le concile Vatican II s'oppose à l'engagement politique de l'Église et son influence touche aussi l'Espagne. Conséquence directe ou pur hasard, la dernière biographie de Thérèse d'Avila publiée sous Franco sort en 1965, dix ans avant la fin du régime, et l'année même de la clôture du concile. La Sainte de la Race, symbole politisé sinon politique, disparaît au moment où l'Église retrouve sa véritable fonction dans la société : la direction des âmes. Avec elle, Thérèse quitte le pouvoir pour retourner

33. Ce pseudonyme de *Pripalm'ary* laisse encore quelques doutes sur l'identité véritable de l'auteur. Il existe également une biographie succincte publiée en 1983 du même auteur (seul le pseudonyme change légèrement pour devenir *Pripalmarí*) et les deux ouvrages sont attribués dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de Madrid et dans l'édition de 1983 au carme Andrés Codesal Martín. Il est donc logique de penser qu'il s'agit bien de cet auteur. Cependant, si on lit attentivement la biographie de 1963, celui-ci emploie pour lui-même un adjectif au féminin : "yo me doy por bien *pagada*". Il pourrait donc s'agir du récit d'une religieuse publié sous l'autorité d'un religieux.

vers les hommes. La production biographique pour la célébration du quatrième centenaire de sa mort en 1982 en sera l'une des manifestations.

ERLIS – UR 4254

Université de Caen Normandie